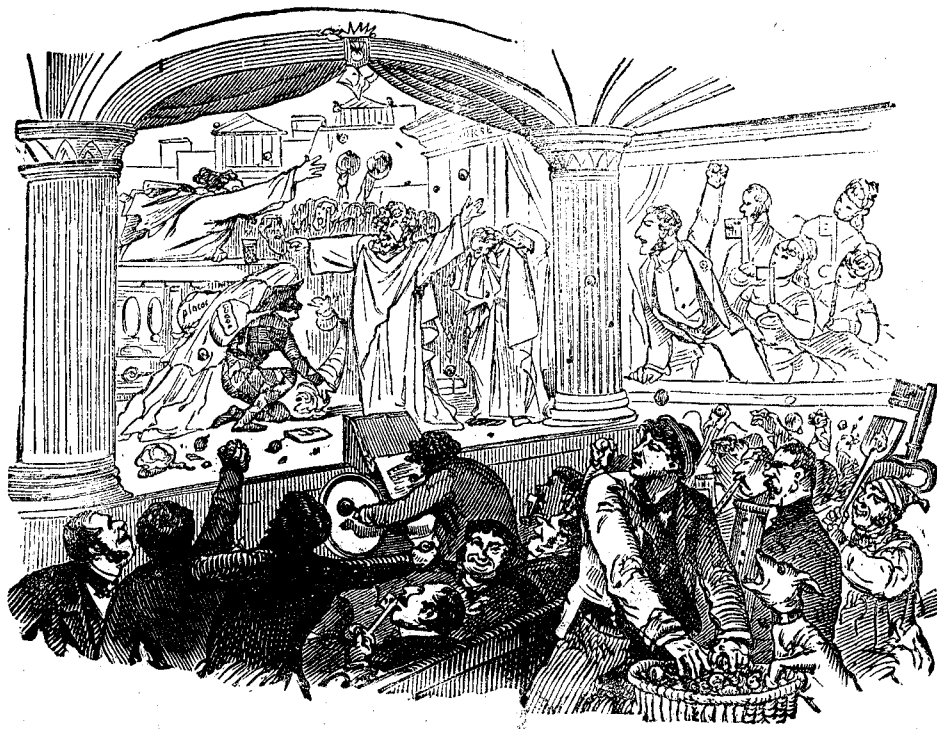


Rédacteur-Gérant
E. HARLYRÉDACTION ADMINISTRATION ET VENTE:
Lyon, 30, Rue Impériale
(provisoirement dénommée, rue de la République)Toute plume spirituelle et humoristique
à ses grandes entrées à la Comédie politique.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas conservés.

PRIX DU NUMÉRO

Rhône et Départements limitrophes... 25 c.
Départements non limitrophes et gares 30 c.

Au numéro du 30 octobre 1881

Directeur-Administrateur
Adolphe PONET.

ABONNEMENTS :

Un an, 11 francs. — Six mois, 6 francs.
Étranger le port en sus.Pour abonnements envoyer un mandat-poste ou un chèque
sur une maison de banque de Lyon
à l'adresse de M. Ponet, directeur du journal.
Ou encore autoriser l'administration à faire recouvrer la
somme par la poste dans le courant du mois.

Le Journal est mis en vente le Samedi matin.

Annonces..... 25 cent. la ligne
Réclames..... 50 cent. —Les Annonces sont reçues exclusivement chez M. V. Fourneau,
rue Confort, 14, à Lyon.

LA COMÉDIE POLITIQUE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

LA GUERRE AUTREFOIS

Bataille des Pyramides

On approchait du Caire, et là devait se livrer la bataille décisive. Mourad-Bey y avait réuni la plus grande partie de ses Mameluks, dix mille à peu près. Ils étaient suivis par un nombre double de fellahs, auxquels on donnait des armes et qu'on obligeait de se battre derrière les retranchements. Il avait rassemblé aussi quelque mille janissaires ou spahis, dépendant du pacha.

Le 3 thermidor (21 juillet 1798), l'armée française se mit en marche avant le jour. Elle savait qu'elle allait apercevoir le Caire et rencontrer l'ennemi. A la pointe du jour, elle découvrit enfin à sa gauche, au delà du fleuve, les hauts minarets de cette grande capitale, et à sa droite, dans le désert, les gigantesques pyramides dorées par le soleil. A la vue de ces monuments, elle s'arrêta comme saisie de curiosité et d'admiration. Le visage de Bonaparte était rayonnant d'enthousiasme. Il se mit à galoper devant les rangs des soldats et, leur montrant les pyramides : Songez, s'écria-t-il, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. On s'avança d'un pas rapide. On voyait, en s'approchant, s'élever les minarets du Caire, on voyait grandir les pyramides, on voyait fourmiller la multitude qui gardait Embabeh, on voyait étinceler les armes de ces dix mille cavaliers, brillant d'or et d'acier et formant une ligne immense. Bonaparte fit aussitôt ses dispositions. L'armée, comme à Chébreïss, était partagée en cinq divisions. Les divisions Desaix et Régnier formaient la droite, vers le désert; la division Dugua formait le centre; les divisions Menou et Bon formaient la gauche, le long du Nil. Bonaparte, qui, depuis le combat de Chébreïss, avait jugé le terrain et l'ennemi, fit ses dispositions en conséquence. Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en peloton, prêtes à renforcer les points d'attaque.

L'artillerie était aux angles, les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces. Puis quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher, pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière, formant toujours le carré, mais sur trois hommes de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. Telles étaient les dispositions ordonnées par Bonaparte. Il craignait que ses impétueux soldats d'Italie, habitués à marcher au pas de charge, n'eussent de la peine à se résigner à cette froide et impassible immobilité des murailles. Il avait eu soin de les y préparer. Ordre était donné surtout de ne pas se hâter de tirer, d'attendre froidement l'ennemi et de ne faire feu qu'à bout portant.

On s'avança presque à la portée du canon. Bonaparte, qui était dans le carré du centre, formé par la division Dugua, s'assura, avec une lunette, de l'état du camp d'Embabeh. Il vit que l'artillerie du camp, n'étant pas sur affût de campagne, ne pourrait pas se porter dans la plaine et que l'ennemi ne sortirait pas des retranchements. C'est sur cette prévision qu'il basa ses mouvements. Il résolut d'appuyer avec ses divisions sur la droite, c'est-à-dire sur le corps des Mameluks, en circulant hors de la portée du canon d'Embabeh. Son intention

était de séparer les Mameluks du camp retranché, de les envelopper, de les pousser dans le Nil et de n'attaquer Embabeh qu'après s'être défait d'eux.

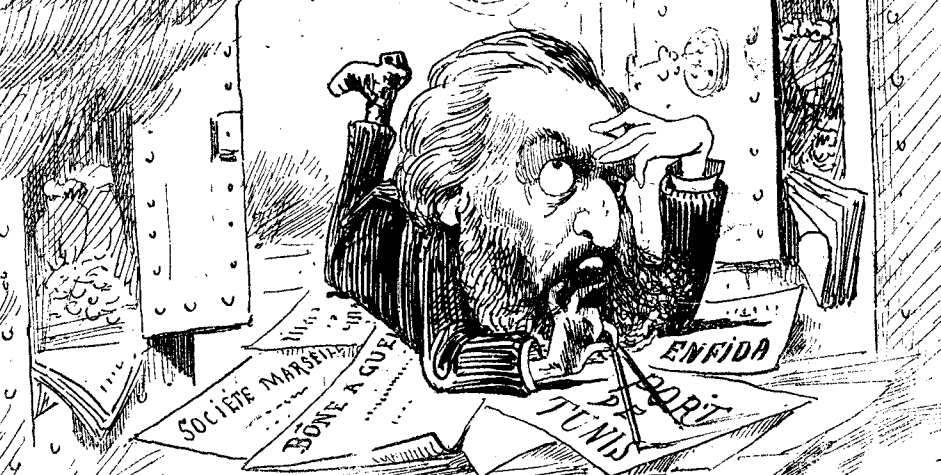
Sur-le-champ il donna le signal. Desaix, qui formait l'extrême droite, se mit le premier en marche. Après lui venait le carré de Régnier, puis celui de Dugua, où était Bonaparte. Les deux autres circulaient autour d'Embabeh, hors de la portée du canon. Mourad-Bey, qui, quoique sans instruction, était doué d'un grand caractère et d'un coup d'œil pénétrant, devina sur-le-champ l'intention de son adversaire et résolut de charger pendant ce mouvement décisif. Il laissa deux mille Mameluks pour appuyer Embabeh, puis se précipita avec le reste sur les deux carrés de droite. Celui de Desaix, engagé dans les palmiers, n'était pas encore formé, lorsque les premiers cavaliers l'abordèrent. Mais il se forma sur-le-champ et fut prêt à recevoir la charge.

C'est une masse énorme que celle de huit mille cavaliers galopant à la fois dans une plaine. Ils se précipitèrent avec une impétuosité extraordinaire sur la division Desaix. Nos braves soldats, devenus aussi froids qu'ils avaient été fougueux jadis, les attendirent avec calme et les reçurent à bout portant, avec un feu terrible de mousqueterie et de mitraille. Arrêtés par le feu, ces innombrables cavaliers flottaient le long des rangs et galopèrent autour de la citadelle enflammée. Quelques-uns des plus braves se précipitèrent sur les baïonnettes, puis, retournant leurs chevaux et les renversant sur nos fantassins, parvinrent à faire brèche, et trente ou quarante vinrent expirer aux pieds de Desaix, au centre même du carré. La masse, tournant bride, se rejeta du carré de Desaix sur celui de Régnier, qui venait après. Accueillie par le même feu, elle revint sur le point d'où elle était partie; mais elle trouva sur ses derrières la division Dugua, que Bonaparte avait portée sur le Nil, et fut jetée dans une déroute complète. Alors la fuite se fit en désordre. Une partie des fuyards s'échappa vers notre droite, du côté des pyramides; une autre, passant sous le feu de Dugua, alla se jeter dans Embabeh, où elle porta la confusion. Dès cet instant, le trouble commença à se mettre dans le camp retranché. Bonaparte, s'en apercevant, ordonna à ses deux divisions de gauche de s'approcher d'Embabeh pour s'en emparer. Bon et Menou s'avancèrent sur le feu des retranchements et, arrivés à une certaine distance, firent halte. Les carrés se dédoublèrent : les premiers rangs se formèrent en colonnes d'attaque, tandis que les autres restèrent en carré, figurant toujours de véritables citadelles. Mais au même moment les Mameluks, tant ceux que Mourad avait laissés à Embabeh que ceux qui s'y étaient réfugiés, voulurent nous prévenir. Ils fondirent sur nos colonnes d'attaque tandis qu'elles étaient en marche. Mais celles-ci, s'arrêtant sur-le-champ et se formant en carré avec une merveilleuse rapidité, les reçurent avec fermeté et en abattirent un grand nombre. Les uns se rejetèrent dans Embabeh, où le désordre devint extrême; les autres, fuyant dans la plaine, entre le Nil et notre droite, furent fusillés ou poussés dans le fleuve. Les colonnes d'attaque abordèrent Embabeh, s'en emparèrent et jetèrent dans le Nil la multitude des fellahs et des janissaires.

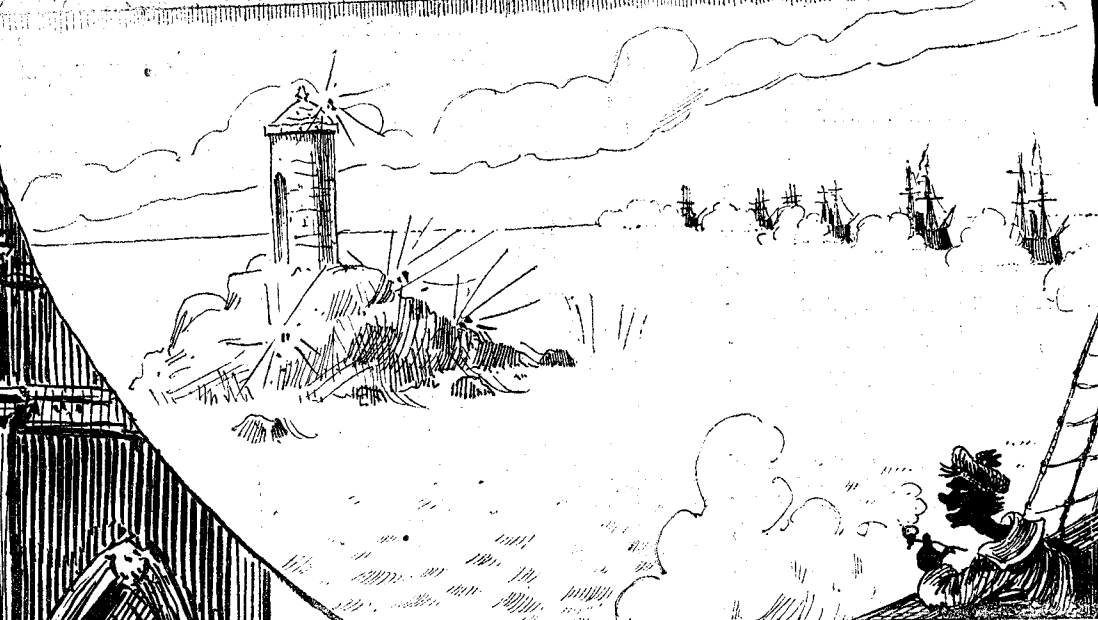
La journée était finie. Les Arabes qui étaient près des pyramides s'enfoncèrent dans le désert. Mourad, avec les débris de sa cavalerie, et le visage tout sanglant, se retira vers la Haute-Egypte. Ibrahim s'enfonça vers Belbeys, pour se retirer en Syrie.

ADOLPHE THIERS.

(La Révolution française, livre X.)



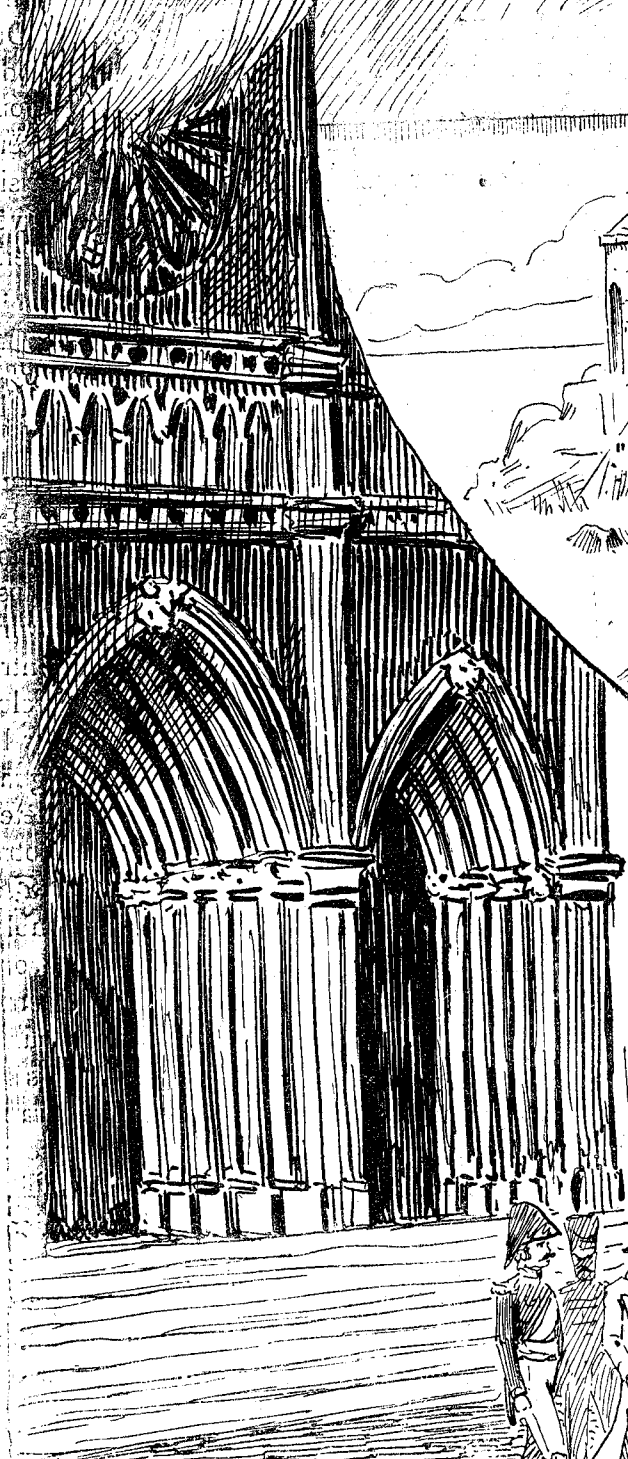
L'étude du plan de campagne.



Bombardement de Tabarka.



Prise du Marabout de cercle se resserre plus étroitement des tribus insoumises.



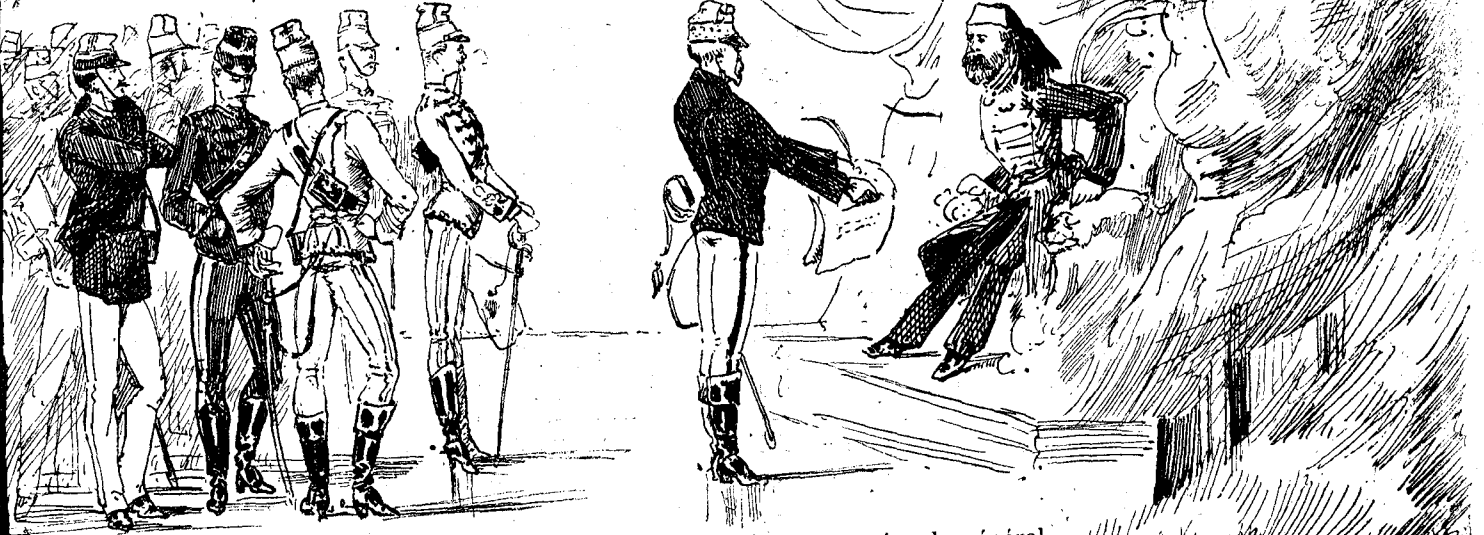
1800



Bombardement d'un chou Kroum.



1798



La France n'étant pas en guerre avec le Bey de Tunis, les bottes crottées du général Bréart et de son état major viennent au nom de la France lui faire signer un traité de paix.

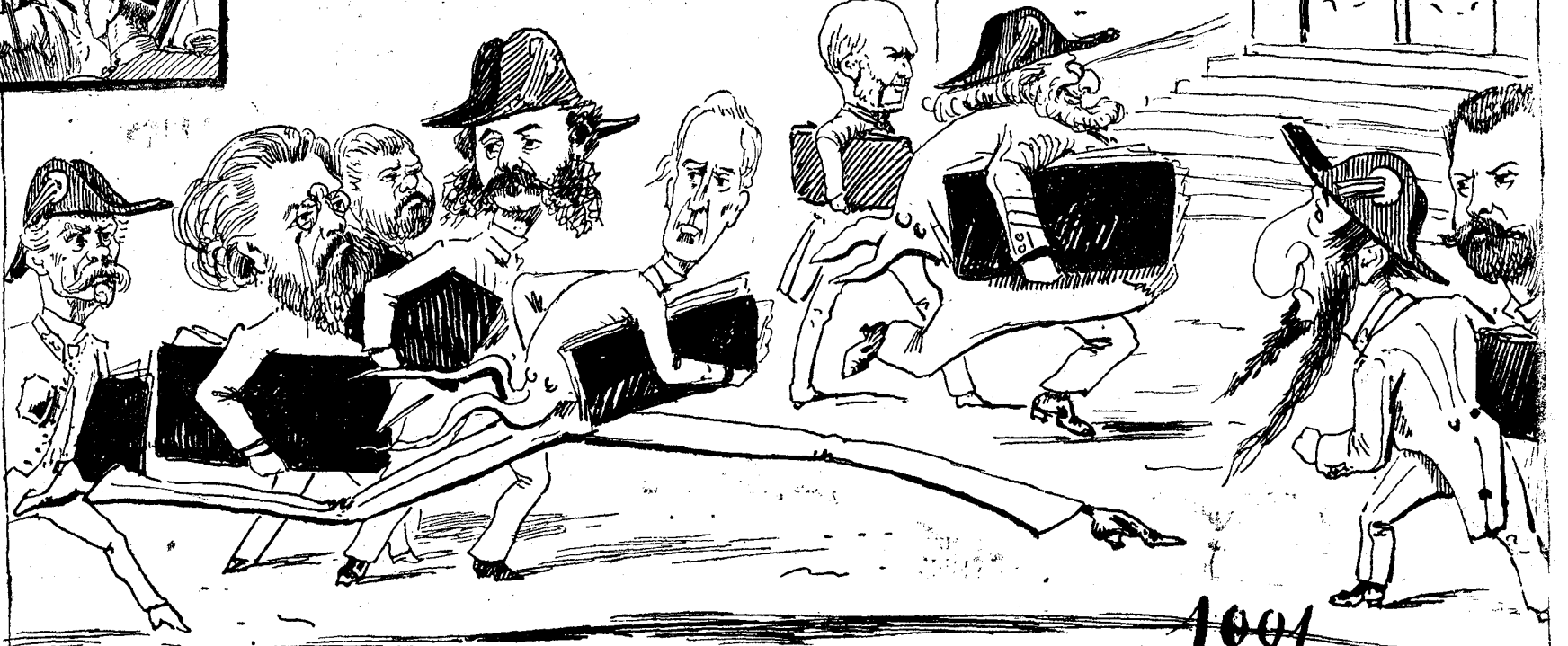
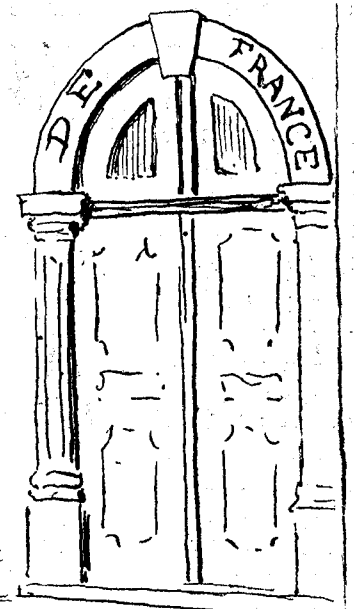


L'état sanitaire de l'armée qui dépasse toutes les espérances témoigne du bon fonctionnement de tous les services.
Déclaration du Gouvernement, le 13 mai 1881.



Abdallah ben Djemel. « Le...
...ent de jour en jour autour...
...ération du Gouvernement,
... le 13 mai 1881.

CRÉDIT FONCIER



1881

foe

insurgé est réduit à demander l'aman.

Pho. MICHALET, Paris

LA GUERRE AUJOURD'HUI

L'expédition de Tunisie

LA PRISE DE TABARKA

Un marin ayant un jour laissé tomber, en face des côtes de Tunisie, son mouchoir de poche à la mer, les oiseaux s'oublèrent dessus, sauf votre respect, et le guano accumulé sur ce carré d'étoffe forma une île qui fut appelée Tabar-Caca et, par abréviation, Tabarka.

Cependant, un mouchoir de poche étant inhabitable, Tabarka ou Caca est naturellement restée inhabitée. Les oiseaux seuls continuent à s'y donner rendez-vous et à y laisser des souvenirs. C'est contre cet essuie...-mains que le commandant en chef de l'expédition de Tunis avait concentré toutes nos forces. Trente mille hommes, armés de fusils plus que Gras, avaient été embarqués sur la flotte qui devait opérer la descente sur ces côtes abruptes. Le général Forge-mol avait adressé à ses troupes un ordre du jour qui se terminait par ces paroles mémorables :

« — N'oubliez pas que du haut de ces montagnes d'engrais, quarante pingouins vous contemplant. »

Les soldats, électrisés, témoignaient par leurs gestes du désir qui les possédait de se mesurer avec l'ennemi. Malheureusement, l'île étant inhabitée, il n'y avait aucune chance de le rencontrer, à moins que quelque Robinson ne fût venu plusieurs années auparavant échouer sur cette plage.

Dans Corneille le combat finit faute de combattants. A Tabarka, faute de combattants, il était impossible de le commencer. Enfin, le commandant des troupes de débarquement poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir un albatros et trois mouettes qui, perchés sur une hauteur, semblaient décidés à la plus vive résistance.

Onze batteries d'artillerie, composées d'excellents canons de sept, furent immédiatement mises en mouvement.

Après une canonnade de cinq heures, l'albatros donna des marques d'impatience. Ce bipède, dont le nom vient de deux mots latins, *album rostrum* (bec blanc), commença à s'irriter et à traiter dans son langage nos soldats de blancs-becs. Il fondit même tout à coup sur nos immortelles phalanges et se mit à charger un malheureux lignard, dont il prit sans doute le képi rouge pour un morceau de viande saignante.

Cette agression inattendue jeta un moment la panique parmi les assaillants. Toutefois ils se remirent vite et auraient certainement fait prisonnier l'albatros que, par un habile mouvement tournant, ils étaient parvenus à cerner, si les trois mouettes, le voyant en danger, n'avaient volé à son secours avec une intrépidité à laquelle nous savons rendre hommage, bien qu'elle ait failli nous coûter cher.

Alors, ce fut un spectacle vraiment grandiose. Les officiers de marine ordonnèrent le branle-bas de combat.

Les mouettes se battaient avec acharnement, déchiquetant nos hommes et leur enfonçant leurs ergots dans les yeux. Il y eut quelques minutes d'inexprimable confusion. Le malheur voulut qu'au fort de la mêlée un homard, qu'on a lieu de supposer être un émissaire du bey, s'accrocha aux parois du vaisseau-amiral et, allongeant traitreusement ses pinces, saisit la jambe gauche d'un matelot qui n'eut que le temps d'abattre d'un coup de hache cet ennemi, dont rien jusque-là n'avait révélé la présence. Le général Forge-mol doit en faire une mayonnaise.

Enfin, plusieurs batteries l'ayant mis hors de combat, l'albatros sonna la retraite et nos troupes purent débarquer sans danger à Tabarka même.

Déjà le chef de cette audacieuse expédition, couronnée d'aillères d'un plein succès, allait mettre à la poste un rapport où il proposait des récompenses pour ceux de nos soldats qui avaient montré le plus d'entrain, lorsqu'en consultant la carte il constata, ô déception ! que Tabarka faisait partie, non de la Tunisie, mais de l'Algérie.

Qu'en conséquence, cette île, contre laquelle nous venions de nous escrimer huit heures durant, n'avait jamais cessé d'appartenir à la France, et qu'en l'attaquant c'était comme si le gouvernement avait envoyé des troupes rue de Rivoli pour conquérir, sur le bey de Tunis, le square de la Tour Saint-Jacques.

HENRI ROCHEFORT.

LA PRISE DU MARABOUT

DE

Sidi-Abdallah-ben-Djemel

On lit dans l'*Intransigeant* :

C'est-à-dire qu'il n'y a pas, dans notre histoire militaire, de plus beau fait d'armes depuis l'assaut des plateaux de l'Alma.

Seulement... les plateaux de l'Alma étaient couronnés de cent mille Russes disposant d'une puissante artillerie. Le plateau de Sidi-Abdallah n'était couronné que d'un vieux Khroumir à barbe blanche, armé d'un chapelet.

Toute la différence est là.

N'importe, c'est une grande victoire, et, de l'opinion unanime des correspondants — revues et corrigées par l'état-major, — elle aura les plus brillants résultats.

Nous-mêmes n'en saurions nier l'importance... Car, enfin, voici déjà un point acquis : Rochefort avait défié qu'on trouvât un Khroumir. Le Khroumir est trouvé.

LE TRAITÉ DU 12 MAI

On lit dans la *Vérité* :

Les gens naïfs attendaient avec une certaine impatience la déclaration du gouvernement.

— Enfin, disait-on, nous allons savoir ce qui se passe !

« Messieurs les députés, a dit M. Ferry, la phase des négociations vient de s'ouvrir. Que voulions-nous en entrant en Tunisie ? Des chosses : d'abord, châtier ces tribus qui, sous le vain prétexte qu'elles ne nous appartiennent pas, refusent de se soumettre à nous ; ensuite, prendre des garanties pour qu'à l'avenir ces tribus, tout en continuant à ne pas nous appartenir, nous soient soumises tout de même.

« Nous ne voulons pas d'une soumission apparente. Il nous faut des gages durables.

« Qu'est-ce, messieurs, qu'un gage durable ? Est-ce l'annexion ? Est-ce la conquête ? Non, messieurs, nous ne voulons ni annexion ni conquête.

« Que voulons-nous donc ? Nous voulons simplement prendre des mesures de précaution sur le territoire tunisien.

« Annexion, conquête, pourquoi employer ces gros mots ? La forme, tout est là. Si M. de Bismarck avait été vraiment malin, il n'aurait jamais dit qu'il s'annexait l'Alsace et la Lorraine : il aurait simplement dit qu'il prenait des mesures de précaution dans l'Alsace et dans la Lorraine.

« On a parlé de protectorat. A Dieu ne plaise ! Nous voulons seulement une légitime influence. Vous me direz que c'est la même chose. Dans le fond, oui ; mais dans la forme, cela est bien différent.

« Cela est tellement différent que le bey, nous en sommes certains, ne tardera pas à nous remercier du grand honneur que nous lui faisons. Si je n'ai pas encore reçu ses lettres de félicitations, cela tient assurément au mauvais état des postes dans son pays.

« Quoi qu'il en soit, c'est là une affaire entre nous et le bey. Quand deux hommes jouent au bégue, la galerie n'a pas le droit de se mettre du jeu. Nous continuerons donc à battre le bey dans un esprit de justice et de modération, et à chercher des Khroumirs dans son domaine, du droit qu'aucun de nous n'a le droit de piquer sur la tête d'un enfant. Et nous respecterons d'autant plus aisément le droit européen qu'il ne s'agit ici que d'un droit africain. »

HENRI MARET.

L'ÉTAT SANITAIRE

Lettre écrite, le 24 septembre 1881, à la *Gazette du Midi* :

Le 27^e bataillon de chasseurs a eu 117 décès sur 587 hommes. Le 30^e bataillon, qui est à Mateur, a été éprouvé à peu près dans la même proportion. Un bataillon du 38^e de ligne à Bizerte a vu son effectif diminuer d'environ 150 hommes ; certaines compagnies de ce bataillon ont 26 ou 28 hommes morts ou à l'ambulance sur 150, et, si le bataillon mettait en campagne en ce moment, les compagnies seraient réduites à 100 hommes capables d'entreprendre des marches ; on attend un détachement puisé dans le corps à Lyon pour combler ces vides. L'organisation a été nulle dans le début. Je puis affirmer que nos premiers soldats sont morts sur la paille ; les ambulances étaient dépourvues de tout. C'est surtout la fièvre typhoïde qui a fait de grands ravages.

LE DESSOUS DES CARTES

Circulaire de M. Barthélemy Saint-Hilaire aux agents de la France à l'étranger.

Nous sommes prêts, dès que les bons rapports ont été repris, à faire une foule d'autres entreprises non moins bienfaisantes : des phares sur les côtes, des chemins intérieurs pour relier bien des villes populeuses et prospères les unes aux autres ; de vastes irrigations dans un pays où les rivières ne manquent pas, mais où elles ne sont pas mieux aménagées que les forêts ; des exploitations de mines abondantes en toutes sortes de métaux ; une culture perfectionnée sur les biens-fonds que les Européens peuvent acquérir dans la Régence ou même sur les terres des indigènes ; l'emploi d'eaux thermales que les Romains ont découvertes et pratiquées. La Régence de Tunis est en général très-fertile, et la richesse prodigieuse de l'antique Carthage l'atteste assez. Sous la protection de la France, tous les dons naturels de cette contrée peuvent être développés de nouveau avec toute l'énergie et l'intensité des méthodes et des pratiques modernes.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

Le Gérant : E. HARLY.